

REVUE DE PRESSE

Où je vais la nuit

Jeanne Desoubaux



Extraits de presse



"Juste et convaincante, cette libre adaptation de Gluck par la metteuse en scène Jeanne Desoubieux revisite le mythe avec une vitalité inédite. [...] Pleinement convaincant dans la modestie de ses effets, le spectacle se donne les moyens de son sujet sans en faire trop. [...]"

C'est dans une belle banalité assumée que l'émotion triomphe, et l'on sort avec Gluck tournant dans la tête comme une bonne chanson qu'on aurait entendue plein de fois à la radio." - *Lucile Commeaux*

"Jeanne Desoubieux nous livre un théâtre lyrique humble et d'une grande puissance. [...] Un moment de grâce suspendu dans nos quotidiens." - *Carmen Lunsman*



La Grande Table critique

"Ce mélange des genres marche très bien dans le sens et dramaturgiquement dans le spectacle [...] Ils m'ont surpris, et la surprise est toujours une bonne option au théâtre." - *Marie Sorbier*

"Un véritable sens de l'image. [...] Des choses très belles et un pari très audacieux" - *Philippe Chevillet*

LE FIGARO

"Sans cesse le spectateur est plongé dans ses retranchements. [...] La proposition est audacieuse, le choix des actrices-chanteuses irréprochable et il faut souligner le bonheur de voir des musiciens qui maîtrisent un répertoire tant classique que plus contemporain. Le ciment d'une pièce qui rajeunit et rafraîchit l'oeuvre de Gluck." - *Agathe Moreaux*



"Une adaptation par une talentueuse metteuse en scène. [...]. La forme est simple, les univers lumineusement définis. À travers quelques images aussi somptueuses [...] que pauvres, la metteuse en scène [...] nous met au coeur de la solitude du désamour." - *Fabienne Pascaud*

Les Inrockuptibles

Où je vais la nuit dans la sélection des "Spectacles à ne pas manquer en mars 2022"

"Fidèle à son goût du mélange sur le plateau entre des voix lyriques et des comédien·nes chanteur·euses non lyriques, l'Orphée de Jeanne Desoubieux sera interprétée par la comédienne Cloé Lastère et son Eurydice par la soprano Agathe Peyrat, Orphée devenant la voix miroir du public et celle d'Eurydice, "la voix étrangère, lointaine, d'un autre temps, d'un autre lieu". - *Fabienne Arvers*



"Aux Bouffes du Nord, Jeanne Desoubieux revisite le mythe d'Orphée qu'elle féminise et modernise dans une forme de spectacle concertant à l'esthétique poético-fantomatique où s'assume un détonnant mélange stylistique." - *Christophe Candoni*

DE LA COUR AU JARDIN

"Une remarquable adaptation. Durant une heure et demie, j'ai été submergé par la grâce, la délicatesse, la légèreté, la beauté formelle et musicale de ce spectacle d'une intelligence et d'une sensibilité rares." - *Yves Poey*



"Une belle réussite !

La réappropriation de ce mythe par Jeanne Desoubieux et sa troupe retrouve sur scène toute la brillance de l'original. Une inventivité qui remporte la mise." - *Bertrand Cassat*

Liens vers les articles



Libération : https://www.liberation.fr/culture/ou-je-vais-la-nuit-eurydice-sur-dix-20220407_4XG2TAGGYFGLVGPXS7RPNI5JM/



RFI : <https://www.rfi.fr/fr/podcasts/rendez-vous-culture/20220404-où-je-vais-la-nuit-un-spectacle-musical-aux-bouffes-du-nord-à-paris>



France Culture : <https://www.franceculture.fr/emissions/la-grande-table-critique/theatre-une-ceremonie-du-raoul-collectif-et-ou-je-vais-la-nuit-de-jeanne-desoubaux>

LE FIGARO

Le Figaro : <https://www.lefigaro.fr/theatre/ou-je-vais-la-nuit-orphée-et-eurydice-reinventes-20220415>

Les Inrockuptibles

<https://www.lesinrocks.com/arts-et-scenes/reserver-les-spectacles-a-ne-pas-manquer-en-mars-2022-partie-5-457672-29-03-2022/>



Scèneweb : https://sceneweb.fr/ou-je-vais-la-nuit-jeanne-desoubaux-adapte-orphée-et-eurydice-de-gluck/?fbclid=IwAR1lifapUu_P1tY7SzybZdW4PPWB493VGtOeUka7v9GF-jIyi4pvr9rc7c

DE LA COUR AU JARDIN

De la Cour au Jardin : <http://delacouraujardin.over-blog.com/2022/04/ou-je-vais-la-nuit.html>



Magcentre : <https://www.magcentre.fr/227956-scene-nationale-orleans-quand-gluck-revient-a-la-vie/>

Critique**«Où je vais la nuit», Eurydice sur dix**

Article réservé aux abonnés

Juste et convaincante, cette libre adaptation de Gluck par la metteuse en scène Jeanne Desoubieux revisite le mythe avec une vitalité inédite.



Au mythe vieux qui conte les amours d'Orphée et Eurydice, Jeanne Desoubieux et ses jeunes interprètes cousent un habit neuf sans en changer les contours, mais en lui choisissant des couleurs plus vives. (Thierry Laporte)

par Lucile Commeaux

publié le 7 avril 2022 à 14h44

On est accueillis comme dans un mariage – «à gauche la famille de la mariée, à droite la famille du marié!» – par un de ces petits groupes de musique qui fait la tournée estivale des villages et qui sait tout chanter. Sous un portique fleuri, deux filles (Cloé Lastère et Agathe Peyrat) et deux garçons (Jérémy Arcache et Benjamin d'Anfray) entonnent *Elle a les yeux revolver*, quelques blagues fusent, la sœur de la mariée fait un discours un peu rasant. Dans les rangs, en pleine lumière, on se sent ferré dans la banalité, comme piégé à la table dominicale de sa belle-famille, quand soudain le spectacle bascule. Une des musiciennes disparaît, prise de malaise. Sa fiancée la cherche. La malheureuse revient sur un brancard entouré de pompiers. Son amoureuse invoque les puissances divines, et la voilà en voyage aux Enfers.

Au mythe vieux qui conte les amours [d'Orphée et Eurydice](#), Jeanne Desoubeaux et ses jeunes interprètes cousent un habit neuf sans en changer les contours, mais en lui choisissant des couleurs plus vives. Les arrangements musicaux façonnent les airs et les récitatifs de Gluck avec douceur, et dans la voix chaude et tenue de Cloé Lastère, le grand opéra devient naturellement cabaret chanté. Ainsi du fameux trio plaintif *Tendre Amour*, adaptée en une ballade légèrement chaloupée, déchirante comme le vrai, aguicheuse comme un tube. Le projet est simple, de rapprocher du public contemporain un mythe ancien et souvent obscur, avec cet enfer soudain ouvert aux mortels, et puis cette consigne idiote donnée à Orphée de ne pas regarder sa bien-aimée. La simplicité du projet en fait tomber les arbitraires, et lui donne une vitalité inédite et singulière, celle de la chanson populaire, sous l'égide de [Philippe Katerine](#), dont un titre chanté a cappella donne au spectacle son titre.

L'émotion triomphe

Pleinement convaincant dans la modestie de ses effets, le spectacle se donne les moyens de son sujet sans en faire trop ; chaque geste, chaque élément de décor est à sa place : la tonnelle festive débarrassée de ses fleurs devient porte vers l'au-delà, une brume rasante et des tulles suggèrent les enfers, un couvre-chef à trois yeux et quelques bips synthétiques la menace d'un cerbère. Finalement, c'est dans une belle banalité assumée que l'émotion triomphe, et l'on sort avec Gluck tournant dans la tête comme une bonne chanson qu'on aurait entendue plein de fois à la radio.

***Où je vais la nuit*, librement adapté d'*Orphée et Eurydice* de Gluck. Mise en scène de Jeanne Desoubeaux. Aux Bouffes du Nord jusqu'au 17 avril, du 26 au 29 avril à la Manufacture à Nancy, le 3 juin à la Biennale Là-Haut à Saint-Omer.**



- « *Où je vais la nuit* » de Jeanne Desoubaux, aux Bouffes du Nord

Le spectacle :

Orphée est un musicien. Eurydice, sa femme, est nymphe. Le jour de leurs noces, elle est mordue par un serpent et meurt aussitôt. Orphée désespéré obtient des dieux l'autorisation d'aller la chercher aux enfers, la seule condition est que leurs deux regards ne se croisent jamais. Il échoue, il la regarde, et Eurydice meurt une seconde fois.

L'opéra de Gluck (1762) a la puissance des chefs d'œuvres, de ceux qui disent l'essentiel. La musique retranscrit avec justesse le vertige de la perte. C'est pour moi, aujourd'hui, un opéra sur le deuil, la rupture, le désamour. Mais demain il me racontera autre chose. *Orphée et Eurydice* nous parle chaque moment de notre vie, indéfiniment, inlassablement. C'est cette force là que je souhaite partager avec un public, avec joie, humour, générosité, sans lourdeur ni surplomb, avec une simplicité proche de ce qui fait nos vies, entre drames et légèretés. -Jeanne Desoubaux-

La critique :

Écouter



14 MIN

Écoutez les avis de nos critiques sur "Où je vais la nuit" (Mise en scène : Jeanne Desoubaux)

Lien vers l'émission : <https://www.franceculture.fr/emissions/la-grande-table-critique/theatre-une-ceremonie-du-raoul-collectif-et-ou-je-vais-la-nuit-de-jeanne-desoubaux>

Où je vais la nuit, Orphée et Eurydice réinventés

Par Agathe Moreaux



Orphée est une femme dans *Où je vais la nuit* mis en scène par Jeanne Desoubieux. *Thierry Laporte*

Au Théâtre des Bouffes du Nord, Jeanne Desoubieux propose une adaptation très rafraîchissante de l'opéra de Gluck *Orphée et Eurydice*.

Il semblerait que nous ayons été conviés à des noces. C'est devant un orchestre mi-professionnel, mi familial installé sur une petite scène que les spectateurs pénètrent dans la salle. Les joyeux groupes des quatre musiciens enchaînent les hommages aux mariés à grand renfort de pop française. Se serait-on trompés de salle ?

D'un coup, après son discours adressé aux époux une des chanteuses (Agathe Peyrat) quitte subitement la scène et des pompiers viennent mettre un terme à la petite représentation.

On comprend vite qu'elle ne se remettra pas. Sa compagne (Cloé Lastère) est plongée dans une vive douleur, elle se glisse peu à peu dans les traits d'Orphée. Dès lors, la scène subit des transformations tant dans la forme que dans le fond. Plongée dans la pénombre, elle est modelée par des appareilleurs, costumes de pompiers arborés viennent petit à petit détruire les blocs qui formaient la scène du quatuor initial. Un peu décontenancée (comme son public), la jeune femme costume bleu argenté se retrouve seule sur scène. Armée de son micro à fil d'argent, telle une Ariane endeuillée, Orphée implore les dieux de la laisser rejoindre sa promise. C'est là que Gluck entre en scène.



Eurydice (Agathe Peyrat) dans les enfers. *Thierry Laporte*

Très librement inspirée d'Orphée et Eurydice de Christoph Willibald Gluck, Jeanne Desoubieux, elle-même formée à la danse, au théâtre et à la musique classique, met en scène un spectacle hybride qui tient tant du théâtre que de l'opéra. Un joyeux mélange des genres qui confronte la légèreté d'un mariage et un univers onirique, celui des enfers où se rencontrent chant et chant lyrique. La difficulté de ce spectacle aurait pu être de faire advenir la rencontre entre le monde des vivants et celui des morts. Mais ce défi est relevé haut la main. Le basculement est soudain, comme celui d'un deuil, et symbolisé par un grand pan de tulle froncé qui s'abattent sur la scène, elle-même dévorée par une brume épaisse. Eurydice, elle qui appartient déjà aux enfers ne s'exprime plus que par la voix de tête, quand Persée, elle déclame et chante subtilement les textes adaptés de Gluck.

Sans cesse le spectateur est plongé dans ses retranchements : mouvements des appariteurs/ pompiers qui déplacent les blocs de la scène, plongées prolongées dans le noir, musiciens qui apparaissent et disparaissent tout comme les acteurs qui rentrent et sortent de la salle par la grande porte. La proposition est audacieuse, le choix des actrices-chanteuses irréprochable et il faut souligner le bonheur de voir des musiciens (Jérémy Arcache et Benjamin d'Anfray) qui maîtrisent un répertoire tant classique que plus contemporain. Le ciment d'une pièce qui rajeunit et rafraîchit l'œuvre de Gluck. Orphée conclue par ces mots de Philippe Katerine: « *Si tu savais/ Où je vais la nuit /Je nage dans tes yeux /Comme en Océanie /Je marche dans tes cheveux/Sans trouver mon chemin* ».

« *Où je vais la nuit* », jusqu'au 17 avril au Théâtre des Bouffes du Nord, 37 bis, boulevard de la Chapelle (10e). Du 26 au 29 avril à la Manufacture-CDN de Nancy, le 3 juin à la Biennale Là-Haut Saint-Omer.

LA CHRONIQUE DE FABIENNE PASCAUD

Il faisait froid ce matin-là dans le parc de Sceaux. Mais, installés sur des tré-pieds distribués à l'accueil du marathon théâtral, les spectateurs ne pensaient plus à leurs pieds gelés et nez glacés. Ils suivaient, éberlués, une dizaine de comédiens en surchauffe – le collectif 49701 – interpréter furieusement pour eux une adaptation haute en couleur, panache et burlesque des *Trois Mousquetaires* (1844), d'Alexandre Dumas (1802-1870). Un tapis jeté sur l'herbe suffisait à ces héroïques saltimbanques pour marquer l'aire de jeu, ils métamorphosaient une fontaine vide en théâtre en rond et une vaste prairie en grand-place parisienne...

Tout au long de vingt épisodes de trente minutes, les spectateurs suivaient ainsi avec curiosité et docilité mêlées les cavalcades d'Athos, Porthos, Aramis et d'Artagnan, habillés en costumes modernes mais toujours au service de Louis XIII (devenu ici folle furieuse) et en lutte contre les gardes du cardinal de Richelieu vêtus en flics d'aujourd'hui, et débarquant en voiture blanche pétaradante. Le découpage du roman échevelé et sa mise en scène par Clara Hédouin et Jade Herbulot sont joyeusement audacieux, de l'arrivée du Gascon d'Artagnan dans le Paris de 1625 jusqu'aux très politiques démêlés des mousquetaires avec les espions de Richelieu pour sauver l'honneur de leur reine, Anne d'Autriche. Ici le romanesque flambe, pourtant réputé inadaptable au théâtre même s'il a été beaucoup porté au cinéma. Dirigés à l'énergie pure, au rire, au bluff, au défi, les comédiens rendent crédibles ellipses et raccourcis, osent les anachronismes à travers des émis-

sions de télé ou de radio qui commentent la situation. À chaque nouvel épisode, ils font un résumé du précédent et en indiquent aussi la fin en chantant, comme pour un générique...

À l'heure des séries omniprésentes sur écrans morts, le collectif 49701 parvient à créer une série théâtrale vivante bien plus rocambolesque encore que n'importe quelle autre. Car le public, dans sa balade de lieu en lieu, d'épisode en épisode, croit peu à peu participer à l'intrigue, y pénétrer. Et jouer avec les cabots magnifiques comme un enfant, retrouver l'esprit d'enfance. Simplement, sans grands moyens, mais admirablement orchestrés. Ces acteurs-là, même en plein air, n'ont pas besoin – quel bonheur! – de voix amplifiées qui abîment leurs timbres. La leur suffit. Chacun incarne avec talent plusieurs rôles – signalons particulièrement Loup Balthazar, Robin Causse, Grégoire Lagrange, Maxime Le Gac-Olanié – et, magiquement, malgré quelques maladresses, leur fougue rassemble, offre aux spectateurs la joie d'être ensemble. En ces temps incertains, c'est bien.

Autre adaptation, et par une talentueuse metteuse en scène encore, Jeanne Desoubieux. Celle de l'opéra *Orphée et Eurydice*, de Gluck (1762). Ça commence en mariage campagnard avec petit orchestre et chansons populaires, jusqu'à ce que tombe morte une des musiciennes et que sa partenaire et amante décide de la rejoindre aux Enfers. Alors le bastringue entouré de fleurs des champs se métamorphose en espace onirique avec fumées blanches et voiles inquiétants. Depuis la transcription de Berlioz

TT
Les Trois Mousquetaires - La Série

Feuilleton théâtral épique
D'après Dumas
| En 20 épisodes
| Mise en scène Clara Hédouin et Jade Herbulot
| En tournée, voir sur collectif49701.fr

TT
Où je vais la nuit
Théâtre-opéra
D'après Orphée et Eurydice, opéra de Gluck
| 1h15 | Mise en sc. Jeanne Desoubieux.
Direction musicale Jérémie Arcache et Benjamin d'Anfray
| Du 27 au 29 avril à Nancy (54)...

pour voix féminine (1859), Orphée est souvent interprété par une femme, d'où l'homosexualité affichée ici du couple amoureux. Dans *Où je vais la nuit*, Jeanne Desoubieux réserve la voix lyrique à Eurydice et à son royaume infernal, ce qui lui permet de le séparer avec clarté du monde des vivants, celui d'Orphée où les voix sont pop. La forme est simple, les univers lumineusement définis. Elle a encore resserré l'œuvre sur le deuil. Pourquoi Orphée se retourne-t-il, accepte-t-il ainsi la séparation? Quel démon le pousse, nous pousse parfois dans nos histoires d'amour et de rupture? À travers quelques images aussi somptueuses – un piano tiré par un homme telle une charrette dans la brume – que pauvres, la metteuse en scène et ses inégales chanteuses (Cloé Lastère, Agathe Peyrat superbe) nous mettent au cœur de la solitude du désamour. Avec quelques complaisances parfois. Beaucoup d'émotion le plus souvent. Via l'absence, l'amour aussi se fait absolu ●



Dans *Où je vais la nuit*, ceux et celles qui descendent aux Enfers passent sous l'œil des trois Juges.

Où je vais la nuit, Orphée et Eurydice réinventés

Par Agathe Moreaux



Orphée est une femme dans *Où je vais la nuit* mis en scène par Jeanne Desoubieux. *Thierry Laporte*

Au Théâtre des Bouffes du Nord, Jeanne Desoubieux propose une adaptation très rafraîchissante de l'opéra de Gluck *Orphée et Eurydice*.

Il semblerait que nous ayons été conviés à des noces. C'est devant un orchestre mi-professionnel, mi familial installé sur une petite scène que les spectateurs pénètrent dans la salle. Les joyeux groupes des quatre musiciens enchaînent les hommages aux mariés à grand renfort de pop française. Se serait-on trompés de salle ?

D'un coup, après son discours adressé aux époux une des chanteuses (Agathe Peyrat) quitte subitement la scène et des pompiers viennent mettre un terme à la petite représentation.

On comprend vite qu'elle ne se remettra pas. Sa compagne (Cloé Lastère) est plongée dans une vive douleur, elle se glisse peu à peu dans les traits d'Orphée. Dès lors, la scène subit des transformations tant dans la forme que dans le fond. Plongée dans la pénombre, elle est modelée par des appariteurs, costumes de pompiers arborés viennent petit à petit détruire les blocs qui formaient la scène du quatuor initial. Un peu décontenancée (comme son public), la jeune femme costume bleu argenté se retrouve seule sur scène. Armée de son micro à fil d'argent, telle une Ariane endeuillée, Orphée implore les dieux de la laisser rejoindre sa promise. C'est là que Gluck entre en scène.



Eurydice (Agathe Peyrat) dans les enfers. *Thierry Laporte*

Très librement inspirée d'Orphée et Eurydice de Christoph Willibald Gluck, Jeanne Desoubieux, elle-même formée à la danse, au théâtre et à la musique classique, met en scène un spectacle hybride qui tient tant du théâtre que de l'opéra. Un joyeux mélange des genres qui confronte la légèreté d'un mariage et un univers onirique, celui des enfers où se rencontrent chant et chant lyrique. La difficulté de ce spectacle aurait pu être de faire advenir la rencontre entre le monde des vivants et celui des morts. Mais ce défi est relevé haut la main. Le basculement est soudain, comme celui d'un deuil, et symbolisé par un grand pan de tulle froncé qui s'abattent sur la scène, elle-même dévorée par une brume épaisse. Eurydice, elle qui appartient déjà aux enfers ne s'exprime plus que par la voix de tête, quand Persée, elle déclame et chante subtilement les textes adaptés de Gluck.

Sans cesse le spectateur est plongé dans ses retranchements : mouvements des appariteurs/ pompiers qui déplacent les blocs de la scène, plongées prolongées dans le noir, musiciens qui apparaissent et disparaissent tout comme les acteurs qui rentrent et sortent de la salle par la grande porte. La proposition est audacieuse, le choix des actrices-chanteuses irréprochable et il faut souligner le bonheur de voir des musiciens (Jérémy Arcache et Benjamin d'Anfray) qui maîtrisent un répertoire tant classique que plus contemporain. Le ciment d'une pièce qui rajeunit et rafraîchit l'œuvre de Gluck. Orphée conclue par ces mots de Philippe Katerine: « *Si tu savais/ Où je vais la nuit /Je nage dans tes yeux /Comme en Océanie /Je marche dans tes cheveux/Sans trouver mon chemin* ».

« *Où je vais la nuit* », jusqu'au 17 avril au Théâtre des Bouffes du Nord, 37 bis, boulevard de la Chapelle (10e). Du 26 au 29 avril à la Manufacture-CDN de Nancy, le 3 juin à la Biennale Là-Haut Saint-Omer.

Réserver : les spectacles à ne pas manquer en mars 2022 ! (partie 5)

par Fabienne Arrers
Publié le 29 mars 2022 à 15h19
Mis à jour le 29 mars 2022 à 15h19



↑
"Où je vais la nuit" de Jeanne Desoubaux © Thierry Laporte

Une sélection de spectacles à ne pas manquer ce mois-ci.

(...)

Où je vais la nuit, mise en scène Jeanne Desoubaux

Et si Orphée et Eurydice étaient deux femmes ? s'interroge à juste titre la metteuse en scène Jeanne Desoubaux, dans *Où je vais la nuit*, librement adapté de l'opéra de Gluck, présenté aux Bouffes du Nord du 31 mars au 17 avril. Une hypothèse étayée par les faits : " *En 1859, Hector Berlioz remanie l'opéra de Gluck en transformant le rôle-titre masculin ; il a rencontré une certaine Pauline Viardot, chanteuse (mezzo) mais aussi compositrice et souhaite qu'elle puisse chanter le rôle d'Orphée.*" D'où les nombreuses versions pour mezzo soprano en travesti depuis la création de l'opéra.

Mais Jeanne Desoubaux va plus loin aujourd'hui : " *Si ce sont bien deux femmes qui chantent, pourquoi ne pas assumer que ce sont deux femmes qui s'aiment ? Pourquoi travestir l'une d'entre elles ? Orphée peut-elle être une femme ? Ma réponse est oui.*" Fidèle à son goût du mélange sur le plateau entre des voix lyriques et des comédien·nes chanteur·euses non lyriques, l'Orphée de Jeanne Desoubaux sera interprétée par la comédienne Cloé Lastère et son Eurydice par la soprano Agathe Peyrat, Orphée devenant la voix miroir du public et celle d'Eurydice, " *la voix étrangère, lointaine, d'un autre temps, d'un autre lieu*".

/ critique / Où je vais la nuit : Orphée de Gluck au cœur d'une fête en deuil



© Thierry Laporte

Aux Bouffes du nord, Jeanne Desoubieux revisite le mythe d'Orphée qu'elle féminise et modernise dans une forme de spectacle concertant à l'esthétique poético-fantomatique où s'assume un détonnant mélange stylistique.

C'est sur les mélodies sirupeuses et les rythmes acidulés de tubes phares de variété française empruntés à Marc Lavoine ou Johnny Hallyday que s'ouvre une pétillante fête de mariage. Sur une estrade décorée de guirlandes de fleurs et de lampions virginaux, un jeune quatuor de chanteurs et musiciens multi-instrumentistes pousse la chansonnette. Leur fameux tour de chant et de chauffe, qu'on ne peut être plus éloigné des élans noblement doloristes de Christoph Willibald Gluck, laisse place aux traditionnels discours rendant hommage au couple consacré. Une des chanteuses quitte inopinément la scène pour réapparaître, après l'arrêt brutal des réjouissances et l'intervention des pompiers, sur un brancard mortuaire. C'est ainsi que s'articule le lien avec l'histoire d'Orphée, héros antique, endeuillé le jour même de ses noces alors que sa jeune épouse mordue par un serpent finit dans les limbes des Enfers où il devra tenter de l'extirper.

Sur la scène des Bouffes du nord où le duo Jeanne Candel et Samuel Achache a déjà proposé une vision volontiers excessive, foudroyante et bouillonnante de la catabase d'Orphée et Eurydice d'après *L'Orfeo* de Claudio Monteverdi, Jeanne Desoubieux choisit de se référer à l'œuvre que Gluck compose plus d'un siècle et demi après, et prend le parti d'un geste plus sensible et dépouillé. Accompagnée aux claviers, à la basse et au violoncelle, la partition est largement resserrée et épurée, au point de perdre son plus fameux air (« J'ai perdu mon Eurydice »). Les arrangements musicaux proposés semblent aussi audacieux qu'insoucieux et sont peu avares en mélanges stylistiques qui heurtent quelque peu (surtout au début) la solennité et le dramatisme de l'intrigue et de la musique. Chez Gluck déjà, quand le rôle-titre n'est pas pris en charge par un contralto, deux cantatrices incarnent les rôles principaux. Ici, c'est bien un couple de femmes qui est mis en avant. **La soprano Agathe Peyrat chante Eurydice avec de véritables moyens vocaux d'opéra tandis que Cloé Lastère fait une impuissante et affligée Orphée, sans avoir recours à une projection lyrique mais en chantant de son beau filet de voix naturel dans un micro à fil.** L'équilibre se maintient. Fragiles et diaphanes, les deux héroïnes font alors pleinement entendre les accents poignants et étreignants de l'œuvre, parfois trivialisée, parfois sublimée.

Scéniquement, le vide causé par la perte est bien palpable. La forme proposée est assez mince mais sincère. Elle manifeste une recherche de beauté et un réel souci de lisibilité. D'épaisses volutes de fumée et des voiles aériennes, dont la blancheur livide donne un aspect spectral au plateau baigné d'obscurité, figurent le Royaume des morts. Un piano à queue est tiré comme un lourd corbillard. Pourtant l'humour n'est pas absent, à commencer par la façon dont l'amour est doublement personnifiée sous les traits d'angelots nus chantant leur ritournelle. **Voilà comment se réinvente à nouveau le mythe éternel d'Orphée, passionnant et toujours concernant, entre drame et légèreté.**

Christophe Candoni – www.sceneweb.fr

Où je vais la nuit

D'après l'opéra Orphée et Eurydice de Christoph Willibald Gluck

Mise en scène Jeanne Desoubaux

Costumes et scénographie Cécilia Galli

Collaboration artistique et musicale Martial Pauliat

Création musicale et arrangements Jérémie Arcache, Benjamin d'Anfray et Agathe Peyrat

Création lumières Thomas Coux

Création son Warren Dongué

Régie générale Jori Desq

Avec Jérémie Arcache, Benjamin d'Anfray, Cloé Lastère, Agathe Peyrat

Production Compagnie Maurice et les autres

Coproduction Théâtre de l'Union CDN de Limoges (87) ; Scène Nationale d'Orléans (45) ; Théâtre de Thouars (79) ; Les 3T Châtelleraut (86) ; Le Gallia, Saintes (17) ; OARA – Office artistique de la région Nouvelle-Aquitaine.

Avec le soutien du Théâtre de Lorient, Centre Dramatique National (56), du Théâtre du Cloître, Bellac (87) en partenariat avec la Ferme de Villefavard en Limousin (87), de L'Abbaye aux Dames de Saintes (17), de L'École de la Comédie de Saint-Étienne / DIESE# Auvergne-Rhône-Alpes.

Avec l'aide à la création de la DRAC Nouvelle-Aquitaine.

La compagnie Maurice et les autres est soutenue et financée pour son projet par la Région Nouvelle-Aquitaine.

Durée : 1h15

Théâtre de l'Union CDN de Limoges

Du 11 au 14 janvier 2022

Les 3T, Scène conventionnée de Châtelleraut

18 et 19 janvier 2022

Le Gallia Théâtre

3 et 4 février 2022

Bouffes du Nord

Du 31 mars au 17 avril 2022

Du mardi au samedi à 20h30

Matinées les dimanches à 16h

La Manufacture, CDN de Nancy, en coréalisation avec l'Opéra National de Lorraine, Nancy

Du 27 au 29 avril 2022

Biennale Là-Haut à Saint-Omer

Le 3 juin 2022

CRITIQUE

Où je vais la nuit

4 AVRIL 2022

Rédigé par Yves POEY et publié depuis Overblog



Tu ne te retourneras point !

Elle n'a pas perdu son Eurydice,
Rien n'égale son bonheur !

Elle, c'est Jeanne Desoubeaux qui met en scène cette remarquable adaptation de l'opéra Orphée et Eurydice, de Christoph Willibald Gluck.

Cette œuvre lyrique l'accompagne en effet depuis plusieurs années. Elle a eu l'occasion de l'entendre, la voir se créer, la danser et en mettre en scène quelques extraits. Melle Desoubeaux est donc passée à l'acte et nous propose en une heure et demie une lecture passionnante de cet opéra.

Mais voici que nous autres spectateurs allons assister à un mariage, en l'occurrence celui de la sœur d'Odette.

Pour l'occasion, l'Odette en question a réuni son groupe de musique pop/rock *Orpheus and the Styx* pour animer la soirée festive.

C'est d'ailleurs cet excellent groupe, aux subtiles harmonies vocales et aux arrangements très réussis, qui nous accueille dans la magnifique salle des Bouffes du Nord. (Je vous conseille d'ailleurs d'entrer dans la salle dès l'ouverture des portes afin de ne pas manquer ce mini pré-concert.)

Quatre personnages/musiciens nous attendent : Odette au chant, sa compagne et amoureuse Eugénie, elle aussi au chant et au ukulélé, Nikita au clavier Korg Triton et aux machines plus électroniques les unes que les autres, Simon à la contrebasse, qui vont nous interpréter des standards, des tubes, des scies on ne peut plus célèbres, tout en nous faisant participer à la noce !

(Au passage, je donnerais cher pour obtenir une copie de leur magnifique version reggae d'*Elle a les yeux révoluer...* Je défie quiconque de ne pas avoir envie de chanter avec eux...)

Tel est le point de départ du spectacle.

Et puis l'identification va pouvoir se réaliser.
Odette et Eugénie seront Orphée et Eurydice.

On se souvient au passage que Berlioz avait lui-même adapté et « féminisé » le rôle d'Orphée en le confiant à une chanteuse-compositrice de ses amies.

Ici, Jeanne Desoubieux a donc avec raison poussé la logique jusqu'au bout : les deux rôles titres seront interprétés par deux femmes qui jouent le rôle d'une femme.

Ce qui devait arriver arrive. Eurydice décède et le contrat que les Dieux imposent à Orphée est toujours aussi implacable : pas question de se retourner pour retrouver les yeux de l'aimée !

Durant une heure et demie, j'ai été submergé par la grâce, la délicatesse, la légèreté, la beauté formelle et musicale de ce spectacle d'une intelligence et d'une sensibilité rares. Un spectacle que je ne suis pas près d'oublier.

Le rôle d'Odette/Orphée est interprété par Cloé Lastère, comédienne déjà vue notamment dans **Normalito**, de Pauline Sales.

En plus de son talent d'actrice, Melle Lastère est une chanteuse émérite, qui, au micro, va nous ravir.

Eugénie/Eurydice, c'est la talentueuse soprano Agathe Peyrat.

On comprend donc immédiatement l'épatant parti-pris : le chant non-lyrique sera réservé au monde terrestre, celui d'Orphée, le chant lyrique concernera quant à lui le monde des enfers, celui dans lequel est plongée Eurydice.

Le duo fonctionne à merveille. Tout d'abord, je me répète, parce que les deux artistes sont irréfutables d'un point de vue musical, et parce que la distinction vocale va pleinement servir le propos de cette actualisation de l'opéra.

C'est ainsi que Agathe Peyrat va nous bouleverser avec les principaux airs de l'œuvre. Cloé Lastère sera également très émouvante, notamment avec son interprétation de la chanson de Philippe Katerine « *Où je vais la nuit* », et qui donne son titre au spectacle. Les deux garçons auront quant à eux retrouvé leur instrument d'origine : les concertistes Benjamin d'Anfray au piano et Jérémie Arcache au violoncelle vont brillamment assurer la partie instrumentale. Ce sont d'ailleurs les directeurs musicaux du spectacle.

Ils nous réservent en prime un formidable moment humoristique, en anges-musiciens messagers des Dieux. Pince-sans-rires et très peu vêtus, ils sont épatants de drôlerie !

Les Dieux nous les verrons, d'ailleurs. De grands Dieux cyclopéens. Et je n'en dis pas plus.

Beauté musicale et beauté formelle, donc.

Cécilia Galli a réalisé une magnifique scénographie, composée de deux grands tableaux.

Le premier est composé d'une petite scène pour le groupe. Théâtre dans le théâtre, ce petit castelet est fort délicat, avec ses petites guirlandes de fleurs et de petites ampoules.

Pourtant, tout sera emporté par le régisseur plateau et les agents de la sécurité incendie.

Et puis voici le monde des enfers, avec d'inquiétants et imposants voilages qui descendent des cintres, accompagnés de fumée lourde éclairée de façon rasante.

Tout ceci est très beau et témoigne d'une grande maîtrise dans l'art d'habiller une cage de scène.

Une véritable ovation attend les artistes au retour de la lumière après le noir final. Les « bravo » fusent, les applaudissements crépitent en rythme !

Ne manquez pas ce merveilleux moment de théâtre et de musique, c'est d'ores et déjà un spectacle incontournable de ce début de printemps.

Vous ne pourrez pas dire que vous ne saviez pas !

Scène nationale Orléans : Quand Gluck revient à la vie

magcentre.fr/227956-scene-nationale-orleans-quand-gluck-revient-a-la-vie/



Le mythe d'Orphée et son voyage au pays de la mort est bien sûr fascinant. Jeanne Desoubieux et sa Compagnie Maurice et les autres sont partis de l'opéra de Gluck pour monter *Où je vais la nuit*. Chanteurs, comédiens, musiciens, les quatre interprètes bien installés dans le monde contemporain nous proposent une transcription de certains moments de l'opéra dans une scénographie qui, elle aussi, est une transposition des moyens classiques. Belle réussite !

Par Bernard Cassat



Les deux sopranes Cloé Lastère et Agathe Peyrat, Eurydice et Orphée. Photo Thierry Laporte

On arrive dans un joyeux bal, avec un orchestre réduit qui chante, qui swingue, qui chaloupe. Des chansons entraînant du genre existentiel. Y'a de la joie, mais de la joie posée, consciente, dominée. En fait, c'est un mariage. La chanteuse marie sa sœur et son amie. Tout est prometteur. Mais lorsque la sœur, Eurydice, prend elle même le micro, elle a un malaise.

Et meurt en coulisse. Changement rapide du décor. On est dans Gluck, dans Orphée et Eurydice. L'équipe a adapté la musique, a construit des airs dans l'esprit de Gluck, en a repris tels quels quelques morceaux. Le décor s'anime, comme au premier temps de l'opéra, qui utilisait la magie théâtrale des cintres pour créer des effets impressionnants. Eurydice revient d'abord sur un chariot d'hôpital, son corps sous un drap. Puis disparaît en laissant Orphée seule. Ecrit à l'origine pour une voix de castrat, mezzo ou soprane, il est logique que le couple soit de nos jours homosexuel. Orphée ne chante pas Gluck, mais s'en inspire de très près. Les deux musiciens polyvalents et de surcroit comédiens nous emmènent dans cette musique classiquement merveilleusement construite, pleine d'énergie, d'agilité, d'harmonie rythmique autant que mélodique.

Eurydice, magnifique voix lyrique

Deux angelots nus et malicieux annoncent avec leurs cordes le marché. Orphée peut entamer son voyage au pays des ténèbres pour retrouver Eurydice. Dont la formidable voix va se plaindre tout au long de ces retrouvailles de l'inhumain diktat des dieux. Entendre et toucher Orphée alors qu'elle détourne son regard d'elle lui est insupportable. Dans les vertigineuses volutes (enregistrées) des violons de Gluck et dans un nuage de fumée sur scène, sa deuxième mort est un formidable moment d'opéra créé par quatre acteurs musiciens époustouflants. Qui joue sur l'apparition-disparition, comme aimaient à le faire les scènes d'antant.

Un spectacle passeur de culture

La réappropriation de ce mythe par Jeanne Desoubeaux et sa troupe retrouve sur scène toute la brillance de l'original. Dans une esthétique actuelle qui fait le lien avec l'original. Les nuages se transformant en fantômes, les anges, les fumées, tout cela vient tout droit des scènes classiques. Et la difficulté du passage vers le monde des morts, les musiciens tirés sur scène avec leur instrument la vivent et la transmettent. Une inventivité qui remporte la mise. Et les qualités musicales de la troupe entière, dont la voix soprane d'Agathe Peyrat et celle plus gouailleuse de Cloe Lastère. Cet *Où je vais la nuit* est un très beau travail de passage, pas seulement du côté des morts. Toute la troupe va chercher un opéra un peu enterré et le ramène à la vie.

Où je vais la nuit

Compagnie Maurice et les autres

Librement adapté de l'opéra *Orphée et Eurydice* de Christoph Willibald Gluck

Mise en scène Jeanne Desoubeaux

Interprétation Jérémie Arcache (Nikita), Benjamin d'Anfray (Simon), Cloé Lastère (Odette, Orphée), Agathe Peyrat (Eugénie, Eurydice)

Costumes, scénographie Cécilia Galli assistée de François Gauthier-Lafaye, Claire Fabre

Direction musicale Jérémie Arcache, Benjamin d'Anfray

Collaboration artistique Martial Pauliat

Arrangements Maurice et les autres

Création lumières Thomas Coux

Création sonore Warren Dongué en collaboration avec Jérémie Arcache

Photos Thierry Laporte



Bonfils Frédéric · il y a 17 heures · 3 min de lecture



Ou je vais la nuit

Le vertige de la perte d'un amour

Dès notre entrée en salle (un moment à ne surtout pas manquer), nous assistons à la fête joyeuse et émouvante, d'un mariage. Sur une estrade, entourée de guirlande de fleurs et de lumières, un Groupe Pop-rock de quatre chanteurs-musiciens chante des chansons populaires et rend hommage aux jeunes mariés. Quand, tout à coup, une des chanteuses disparaît...

C'est ainsi que le spectacle commence et que lien avec le mythe d'Orphée et Eurydice se tisse.

Orphée est poète et musicien, Eurydice, sa femme, est nymphe.

Le jour de leurs noces, elle est mordue par un serpent et meurt aussitôt.

Inconsolable, Orphée entonne une complainte. Émus, les dieux lui accordent de descendre jusqu'aux Enfers pour la sauver, mais à la seule condition qu'il parvienne à la ramener sans la regarder dans les yeux.

Hélas, un seul coup d'œil d'Orphée va suffire pour qu'Eurydice meure une seconde fois et qu'Orphée, la perde pour toujours.

« *L'opéra de Gluck (1762) a la puissance des chefs d'œuvres, de ceux qui disent l'essentiel* ». Cette œuvre lyrique accompagne **Jeanne Desoubieux** depuis des années et n'a de cesse de l'interroger :

C'est pour moi, aujourd'hui, un opéra sur le deuil, la rupture, le désamour. Mais demain il me racontera autre chose. Orphée et Eurydice nous parle, différemment, à chaque moment de notre vie, indéfiniment, inlassablement. **Jeanne Desoubieux**

C'est pour partager son émotion et ces interrogations que **Jeanne Desoubieux** s'est donc penchée sur cette œuvre. Elle nous propose, aujourd'hui, une lecture passionnante, joyeuse et envoi-rante de cet opéra.

« *Mon intuition se porte autour de la voix* »

Si Orphée a une voix non lyrique, et Eurydice, une voix lyrique, deux espaces distincts se font, alors, entendre, et ce, seulement par la voix.

Avec la compagnie *Maurice et les autres*, **Jeanne Desoubieux** qui a toujours mêlé les chanteurs lyriques à des comédiens-chanteurs non lyriques, a souhaité explorer son intuition de départ en mélangeant les styles vocaux et musicaux.

Les Enfers deviennent alors un espace dans lequel on s'exprime lyriquement et Orphée peut alors être le personnage-miroir du public, celui qui a la voix la plus proche de la nôtre. **Jeanne Desoubieux**

Entre drames et légèretés

Les quatre interprètes merveilleux qui peuvent tout jouer, explorent et nous plongent dans le mythe et l'opéra de **Gluck**, sans même que l'on ne s'en aperçoive. Un opéra, arrangé, remanié, modernisé qui devient du théâtre lyrique, accessible à tous.

Un duo qui fonctionne à merveille

Les deux rôles titres sont interprétés par deux femmes aux voix merveilleusement harmonieuses et parfaitement équilibrées. La sublime soprano **Agathe Pevrat** et **Cloé Lastere**, chantant avec un joli grain de voix naturel.

« en se retournant, Orphée fait le choix du poète et non celui de l'amoureux » Iris Brey

Avec une scénographie superbe faites principalement de voilages blanc et de fumée rasante, ce spectacle, à la fois très drôle et profondément émouvant, par son intelligence et sa grâce, nous envahit de bonheur.

OU JE VAIS LA NUIT

Spectacle librement adapté de l'opéra *Orphée et Eurydice* de Christoph Willibald Gluck

Mise en scène **Jeanne Desoubieux**

Direction musicale **Jérémie Arcache** et **Benjamin d'Anfray**

Avec **Jérémie Arcache** - Nikita, **Benjamin d'Anfray** - Simon, **Cloé Lastère** – Odette/Orphée, **Agathe Peyrat** – Eugénie/Eurydice

Costumes et scénographie **Cécilia Galli** assistée de **François Gauthier-Lafaye** et **Claire Fabre**

Collaboration artistique **Martial Pauliat**

Arrangements **Maurice et les autres**

Création lumières **Thomas Coux**

Création sonore **Warren Dongué** en collaboration avec **Jérémie Arcache**

Crédit © **Thierry Laporte**

THEATRE DES BOUFFES DU NORD

Du 31 mars au 17 avril 2022

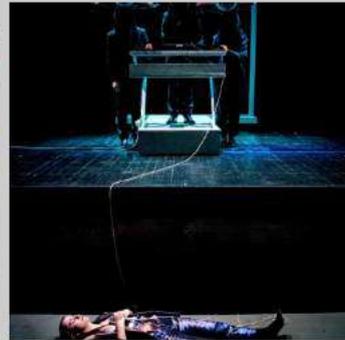
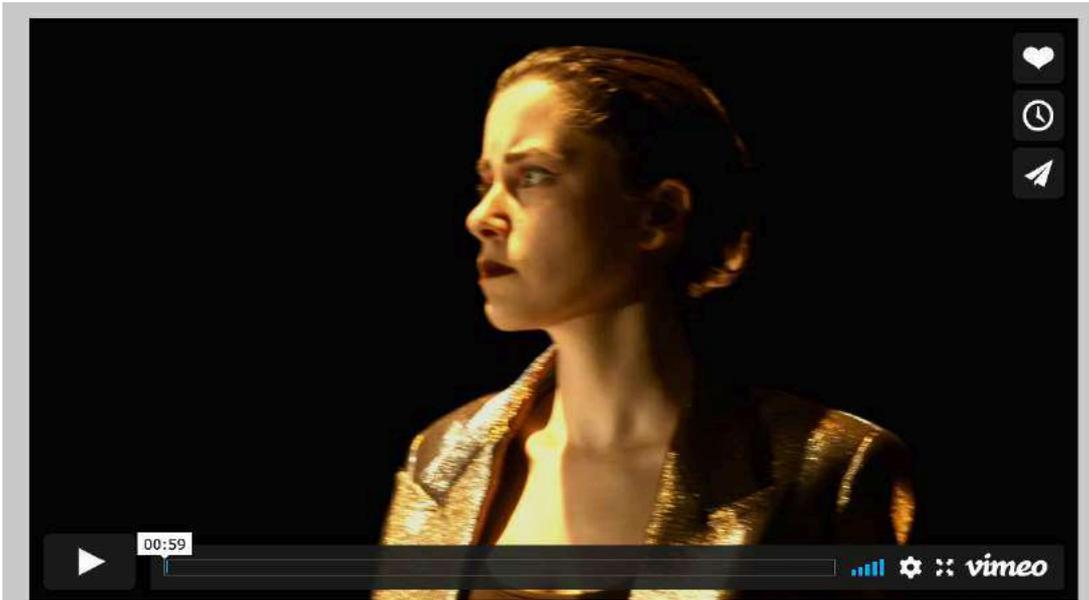
Du mardi au samedi à 20h30

Matinées les dimanches à 16h

Durée estimée **1h15**

À partir de 11 ans





TOURNÉE

18 et 19 janvier 2022 : Les 3T, Châtelleraut

3 et 4 février 2022 : Le Gallia, Saintes

15 et 16 mars 2022 : Scène Nationale d'Orléans

Du 31 mars au 17 avril 2022 : Théâtre des Bouffes du Nord, Paris

Du 27 au 29 avril 2022 : La Manufacture – CDN de Nancy co-accueil Opéra National de Lorraine 3 et 4

juin 2022 : Biennale Là-Haut, Saint-Omer

Où je vais la nuit ? Aux Bouffes du Nord !

19 AVRIL 2022 | PAR ANTOINE COUDER

Librement adaptée de l'opéra Orphée et Eurydice de Gluck, la pièce chantée de Jeanne Desoubieux réussit le pari de parler à tous.

Mon souhait déclare la metteuse en scène, c'est que « chaque spectateur peut ou veut voir de là où il se trouve : s'il vient de tomber amoureux, s'il se sépare, s'il enterre quelqu'un ». Et ça commence plutôt mal, avec un pastiche de repas de mariage durant lesquels on chante et on s'interpelle à partir de discours faussement improvisés. La reprise du tube de Marc Lavoine, « Elle a les yeux revolver » aurait pu nous mettre sur la piste de la légende d'Orphée et Eurydice : pour sauver sa bien-aimée, morte subitement le jour de son mariage, Orphée a la possibilité de la ramener des enfers en respectant notamment la condition de ne pas la regarder dans les yeux. Il échoue et Eurydice meurt une seconde fois.

Verve debussyte. L'amour littéralement est aveugle (il ne voit pas, il ne voit pas qu'il ne faut pas voir ?) et c'est autour de cette réflexion que Jeanne Desoubieux a choisi d'arranger l'opéra de Gluck (1762), emmenant rapidement le public – vingt minutes après le début de la pièce- sur le théâtre des événements mythologiques. Servis par la belle intensité scénographique du théâtre des Bouffes du Nord, les Enfers de Glucks vont donner l'occasion de mélanger voix lyrique (Eurydice) et non lyrique (Orphée) et repositionner le propos autour du couple que l'auteur.e a voulu homosexuelle. On parle, on chante, on dérive à partir du livret original et quelques partitions en synchro en redoublant d'astuces de mises en scène qui banalisent et soulignent le drame de l'amour perdu. Une suite de coups de force qui parvient à établir l'équilibre entre l'opéra d'hier et le théâtre d'aujourd'hui dans une verve debussyste inattendue qui retourne au public la question qui taraude le texte : qu'est-ce que le regard de l'amour, qu'est-ce que signifie « ne pas se retourner sur celle qu'on aime ? » On entend un commentaire lointain (Roland Barthes ?) qui ré-ancre l'histoire du sentiment amoureux et de ses fragments sans trop de didactisme.

Sac en plastique. Pour avoir, dit-elle, proposé des opéras auprès des scolaires, Jeanne Desoubieux nous fait ici oublier que les voix lyriques et le texte adapté de l'italien de Ranieri de' Calzabigi appartiennent au répertoire, le rendant accessible au plus grand nombre. C'est l'une des belles réussites de cette création qui – paradoxalement- parvient à faire de ce drame un charmant spectacle de théâtre sans pour autant se départir de sa haute gravité lyrique, montrant sans le dire cet écart entre sentiment propre et amour projeté sur l'autre ; laissant esquisser un sourire à Orphée lorsque celle-ci serre entre ses bras ce qu'il reste in fine de l'objet de son amour : quelques vêtements fripés de l'être aimé, rapidement emballé dans un sac en plastique. Si tu savais ce que je fais de mes nuits, murmure-t-elle enfin, rétablissant presque par magie la dimension onirique de l'amour et la capacité des êtres humains à survivre aux fantômes.

« Où je vais la nuit », création 2022, avec Jérémie Arcache, Benjamin d'Anfray, Cloé Lastère et Agathe Peyrat. En tournée.